

REVUE BELGE  
DU  
SPIRITISME

---

N° 6.

JUIN

1878

---

L'abondance des matières nous oblige à remettre au mois prochain la suite de notre cours de Magnétisme, le compte-rendu du banquet anniversaire de la naissance de Mesmer, ainsi que d'autres articles très-intéressants.

---

AVIS TRÈS-IMPORTANT

Par suite de nouveaux arrangements, nous sommes en mesure d'offrir à nos abonnés, à titre de prime, *les Rayonnements de la vie spirituelle*, par M<sup>me</sup> Krell, et la *Correspondance entre un Catholique orthodoxe et une Spirite* par M<sup>lle</sup> Esnaul, au prix de fr. 1-50 les deux volumes. Ces deux livres valent 4 francs en librairie.

Adresser les demandes au bureau de la *Revue*, rue Pont-d'Ile, 21.

---

LE JOUG LÉGER

OEUVRE POSTHUME DU DOCTEUR DUPUIS (*Suite*).

Cette débauche et ces orgies font de très-grands ravages dans tous les rangs de la société. Que de victimes ne fournissent-elles point chaque année à la mort et d'Esprits souffrants ou endurcis au monde spirituel !

A notre point de vue, l'homme du peuple, sans instruction et sans principes de morale, est beaucoup moins coupable que l'homme intelligent qui sacrifie sa raison à ses passions mauvaises. Que peut-on exiger de l'ignorant, si on ne lui enseigne rien ? Son éducation morale est nulle et l'on voudrait lui faire produire ce qu'un instruit ne donne point ? Allons donc ! ce n'est pas ainsi que la rénovation s'accomplira. Montrons l'exemple, d'abord, puis nous pourrons enseigner la morale chrétienne, en nous efforçant de la faire comprendre et aimer, et nous ramènerons les hommes au sentiment du devoir ! Les fruits que nous récolterons seront abondants et savoureux.

Conduisons nos frères égarés à la source du soulagement. Que ceux qui, comme nous, sont chargés et affligés, viennent vers celui qui allégera leur fardeau et les consolera. Pour arriver à ce résultat notre devoir est de faire connaître ce Consolateur tel qu'il est, dans toute sa pureté, comme dans toute sa bonté. Il est le représentant de la vérité, il est la vérité elle-même, répétons à chacun ce qu'il enseigne. Allons à lui, entraînant avec nous ceux qui auront besoin de joie et de bonheur ! Mais pour marcher

sûrement dans la voie qu'il a tracée, nous devons bien nous pénétrer de ses instructions, afin de ne pas faillir en chemin. Sa loi est simple et facile à pratiquer ; il faut vouloir énergiquement et ne pas craindre les luttes du début. L'essentiel est de nous détacher de la matière et de ses fausses jouissances, car ce n'est qu'à ce prix qu'il nous soulagera. Au lieu de gaspiller follement l'existence que Dieu nous a donnée, au lieu de nous laisser entraîner au vice et de nous faire les esclaves des sottes exigences mondaines, il nous faut faire usage de notre raison, mettre notre libre-arbitre en travail, afin de discerner le bien d'avec le mal, et ne subir aucune de ces passions mauvaises qui nous éloignent du bonheur. N'ayons point honte du Consolateur, si nous voulons qu'il ne rougisse pas de nous. Le courage moral nous manque souvent, osons l'avouer, et voilà une des causes de nos chutes constantes. Dans maintes circonstances nous sommes lâches moralement : car nous tenons cachés nos pensées et nos sentiments religieux. Eh bien ! comment voulons-nous que notre fardeau soit allégé, si nous rougissons du nom de notre bienfaiteur.

« Venez à moi, vous tous qui êtes affligés et qui êtes chargés et je vous soulagerai ! Accourez, empressez-vous, mon cœur est vaste et ma puissance est grande ! Mais les hypocrites ne peuvent approcher ! Je puis vous assister, vous aider, mais à la condition expresse que vous serez des enfants soumis de Notre Père à tous. Il faut que votre exemple soit salutaire pour vos frères. Quel enseignement peuvent-ils tirer d'une action cachée ? Je suis la vérité immuable et je recherche le grand jour ! Ma loi, celle que m'a transmise mon père et le vôtre, doit être imprimée dans nos consciences, en caractères brillants. Si je prends votre fardeau, il faut qu'utilisant votre allègement, vous soulagiez à votre tour vos frères, afin de les aider à gravir la pente qui conduit à moi. »

Voilà le développement des paroles de Jésus. Nous ne devons point, en égoïstes, conserver pour nous ce bonheur que nous allons puiser près de lui : car nous serions coupables. N'hésitons pas dans l'affirmation de nos croyances ! Spiritistes, notre devoir nous impose de faire comprendre aux hommes, à nos adversaires, que notre doctrine est la loi chrétienne ; que la pratique de cette loi mène au Consolateur par excellence, et de là à Dieu.

Frères en croyances, laissons de côté la partie matérielle qui a fait son temps, c'est-à-dire les effets inintelligents, brutaux, et pratiquons les données du Christ. Cette pratique seule nous élèvera, nous fortifiera et nous rendra invulnérables ! Franchement chrétiens, disciples sincères du Christ, nos adversaires ne pourront rien contre nous. Notre force consiste dans la supériorité de notre sublime morale. Les temps sont arrivés : chacun doit croire en Esprit et en vérité. Nous avons toute une instruction morale à faire : ne reculons pas devant la tâche ; plus le labeur sera grand, plus la récompense sera belle et douce ! Il nous faut parler au cœur, sonder les profondeurs des âmes, en extirper les mauvaises semences afin que le bon grain puisse fructifier ! Oui, parlons au cœur de nos frères, et nous ferons vibrer des sentiments généreux qui les animeront du désir ardent de s'instruire !

*C'est par l'enseignement de la morale chrétienne et évangélique que nous irons à Jésus afin d'être soulagés ! Avec les faits matériels, avec les effets physiques, nous ne parlons qu'à la matière et l'expérience nous a prouvé que ces faits laissaient les hommes indifférents à la morale. De quelle utilité peut bien être la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme, si l'on ne réforme en quoi que ce soit sa vie d'insouciant et de matérialiste ! Quelle instruction, quel enseignement dans le craquement d'un meuble, la danse d'une table, ou le bruit d'instruments de musique ?*

Le Spiritisme n'a point été donné par Dieu aux hommes pour l'amusement des désœuvrés ou des curieux ! Non, les hommes ont reçu de Dieu cette nouvelle révélation, afin d'aller plus facilement au Consolateur ! Ce serait nier toute la portée de la doctrine spirite, mépriser ses grandes consolations, que d'accorder aux phénomènes physiques une influence autre que la production de l'étonnement.

Toutes les communications reçues, que nous recommandent-elles ? *L'enseignement de la morale chrétienne* et surtout LA PRATIQUE. Que demandent de nous nos guides spirituels ? Faire comprendre aux hommes les paroles de Jésus : expliquer et développer les paraboles ; car les intelligences sont mûres. Nos anges gardiens ne cessent de nous rappeler à ce devoir qui incombe à tout Spirite ; car nous devons ramener les égarés à la source de vie. Montrons à ceux qui ont besoin de se désaltérer, cette eau vive ! Cette source, quelle est-elle ? La morale chrétienne, car Jésus a dit assez clairement que l'eau qu'il donnait deviendrait une fontaine qui rejaillirait dans la vie éternelle.

A ce sujet remettons-nous devant les yeux un des épisodes de la vie de ce Consolateur si doux et si généreux. Les paroles qu'il prononça en cette occasion sont l'affirmation répétée de cette promesse de soulagement.

Christ se rendant de Juda en Galilée dut traverser la Samarie. Il s'arrêta aux environs d'une petite ville nommée Sichar, auprès de l'héritage donné par Jacob à son fils Joseph. Rappelez-vous que Samaritains et Juifs se détestaient cordialement. Après le schisme des dix tribus, Samarie était devenue la capitale du royaume dissident d'Israël. Les deux peuples fuyaient tout rapport entre eux. Les Samaritains pourraient être appelés les protestants de cette époque. Ils n'admettaient que certains livres sacrés, entre autres le *Pentateuque*. Ils ne contractaient d'alliance qu'entre eux. Jésus parcourait donc ce territoire d'un peuple hostile avec la plus grande tranquillité, prévoyant bien d'y rencontrer l'occasion d'instruire le peuple en lui annonçant la parole de Dieu. Et puis, n'était-ce pas un exemple d'apaisement et de fraternité ! Parler familièrement et avec bonté à ceux que ses compatriotes haïssaient, c'était prêcher l'amour et l'union entre tous les enfants de Dieu et condamner l'égoïsme national. Le soleil était au milieu de sa carrière et dardait ses rayons brûlants sur ce pays enchanteur de l'Orient.

Christ, fatigué de la route, se reposa sur les bords de la fontaine appelée puits de Jacob. Après avoir envoyé ses disciples à la ville acheter les provisions nécessaires, il se prit à réfléchir. La

venue d'une étrangère l'enleva à sa méditation. C'était une Samaritaine, jeune, aux lèvres vermeilles et toujours souriantes, au teint bronzé comme les femmes de ce pays. Elle portait un vase d'argile sur la tête et venait puiser de l'eau à la fontaine. Elle jeta un regard dédaigneux sur l'étranger qui la contemplait d'un œil scrutateur et miséricordieux. Le costume de cet inconnu, ses longs cheveux, indiquaient suffisamment à cette femme son origine : c'est-à-dire un Galiléen, un homme de cette race avec laquelle les Samaritains n'avaient aucuns rapports.

Quand la Samaritaine eut rempli son urne, Jésus lui dit : « Donne-moi à boire. » Elle se retourna alors brusquement et arrêtant sur Christ son regard noir et langoureux, elle lui répondit avec étonnement : — « Comment, toi qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis une femme Samaritaine ? Depuis quand ta nation communique-t-elle avec la mienne ? » — « Oh ! reprit Jésus avec douceur, si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : *Donne-moi à boire*, tu lui en aurais demandé toi-même et il t'aurait donné une eau vive. » — « Seigneur, tu n'as rien pour puiser et le puits est profond ; d'où aurais-tu donc cette eau vive ? Es-tu plus grand que Jacob, notre père, qui nous a donné ce puits et qui vint jadis y boire avec sa famille et ses troupeaux ? » — Jésus répondit : « Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif ; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusqu'à la vie éternelle. » — « Seigneur, s'écria la Samaritaine, donne-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici pour en puiser. »

Cet épisode indique bien le rôle de Celui qui apporte le soulagement, de celui qui étanche la soif des altérés. Les passions mauvaises, les vices ont desséché notre gosier et nous avons été soumis aux tortures d'une soif ardente : aucune eau ne peut nous désaltérer, si ce n'est celle distribuée par le Rédempteur.

Dans cette rencontre de Jésus et de la Samaritaine, comprenons que le puits est l'image des fausses consolations, des déceptions, des mirages trompeurs qui fascinent nos yeux affaiblis par les atouchements de la matière. Dans la Samaritaine reconnaissons-nous ; n'est-ce pas bien l'allégorie de l'homme adonné au vice, incrédule et insouciant de la vie future ? Il a soif, il est altéré, il désire la consolation, il est affligé, il veut se débarrasser de son fardeau trop pesant, ses épaules plient et croyant en la matière, il demande à la matière cet espoir, cette joie, cet allègement qu'elle ne peut lui donner ! Aussi l'eau de ce puits ne désaltère pas. Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; quiconque demande à la matière le bonheur, trouvera le malheur ; quiconque recherche dans les plaisirs mondains la joie et la félicité, rencontrera la tristesse, l'affliction ; quiconque attend du sensualisme la vie, aura la mort morale. N'allons donc point à ce puits, source de toutes les misères, mais puisons à la fontaine bienfaisante où coule cette eau limpide et régénératrice. Buons à pleine coupe de cette eau merveilleuse qui guérit toutes les infirmités de l'âme et du corps.

(A suivre.)

## DE LA TRINITÉ

L'enseignement catholique est fécond en absurdités : nous n'en voulons pour preuve que l'institution du dogme de la Trinité, qui, au dire de l'Eglise romaine, serait l'œuvre propre de Jésus-Christ, puisque celui-ci aurait confirmé la mission de ses apôtres en leur déclarant qu'ils devaient « aller enseigner les nations en les baptisant au nom du Père, du Fils et du S<sup>t</sup>-Esprit ». De son côté, S<sup>t</sup> Jean aurait fait cet aveu prophétique : « Trois rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint et ces trois sont un ». Nous savons quel crédit on peut accorder, en général, aux Evangiles qui diffèrent presque tous les uns des autres ; nous n'insisterons pas sur ce point, nous dirons seulement que le verset de S<sup>t</sup> Jean que nous venons de citer ne se trouve dans aucun Testament du IV<sup>e</sup> siècle, ni dans les onze manuscrits grecs de la bibliothèque nationale, comme l'affirme P. Larroque, le savant auteur de *L'examen critique de la religion chrétienne*. Ce ne fut qu'à l'époque de S<sup>t</sup> Lactance que l'interpellation eut lieu, et, dans cette circonstance, comme dans bien d'autres, l'Occident a copié l'extrême Orient : la Trinité de l'Eglise romaine n'est autre que la *Trimourti* indoue, *Brahma*, *Vichnou* et *Siva* ; c'est la Trinité perse, *Ormuzd*, *Ahriman* et *Mithra* ; c'est l'être triné des Chinois, ainsi défini : « Le *Tao* a produit *un* ; un a produit *deux* ; deux a produit *trois* ; trois a produit tous les êtres. »

Il faut lire les traités de théologie pour se faire une idée des prodiges d'esprit ou plutôt d'ergotisme accomplis par les docteurs catholiques pour soutenir cette thèse absurde à laquelle S<sup>t</sup> Augustin lui-même avouait ne rien comprendre. « Quand on me demande, dit-il, que sont ces trois, le langage humain se trouve bien stérile. On dit cependant trois personnes pour ne pas rester muet ».

Voilà un aveu bien humiliant pour un docteur aussi illustre et aussisavant que S<sup>t</sup> Augustin ; aujourd'hui, nos fortes têtes mitrées se garderaient bien d'en faire de pareils ; ils bégaient, ils argumentent tant bien que mal ; ils s'étourdissent et après avoir cru prouver quelque chose en faveur du dogme de la Trinité, ils ont simplement laissé voir qu'ils n'en connaissent pas davantage que ceux auxquels ils ont prétentions d'apporter la lumière. Ainsi, disent-ils, par comparaison, toute ligne a un commencement, un milieu et une fin ; — tout solide ne peut se concevoir que sous trois dimensions, la longueur, la largeur et la hauteur ; — tout triangle a trois côtés et trois angles ; l'unité est dans l'ensemble de la figure et la trinité dans ses parties, triples et une. « Nous avons, disent encore ces mêmes organes, l'image de la trinité en nous-même, savoir : la puissance qui représente le Père ; l'Intelligence qui représente le Fils et l'Amour qui représente le S<sup>t</sup>-Esprit. » Voilà, en résumé, les plus forts arguments des théologiens ; qu'en dites-vous, lecteurs ; ces raisonnements paraissent-ils suffisamment concluants ? Non, sans doute ; cependant, examinons avant de juger et de condamner.

« Pour être sauvé, dit le premier article de foi contenu dans le symbole de Nicée, il faut avant toutes choses, croire d'une foi

entière et inviolable qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes et que ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu, bien qu'elles soient radicalement distinctes, car autre est la personne du Père, autre la personne du Fils et autre la personne du S<sup>t</sup>-Esprit; de sorte que le Père est Dieu, le Fils est Dieu et le S<sup>t</sup>-Esprit est Dieu. Et ces trois personnes, dont chacune est Dieu, ne font pourtant qu'un seul Dieu : c'est ce qu'on appelle le mystère de la S<sup>t</sup>-Trinité ». Autrement dit, chacune de ces trois personnes qui n'en font pourtant qu'une comme un plus un, plus un, égale un sont aussi égales en toutes choses, en étendue, en quantité et en qualité. Or, d'après ce raisonnement, et en nous reportant à la première comparaison théologique, pouvons-nous dire que le commencement, le milieu ou la fin d'une ligne est égal à cette ligne elle-même prise dans son unité, dans son étendue et dans sa quantité ? De même, un seul angle ou un seul côté d'une figure triangulaire ne saurait être un triangle complet : nous prenons la partie pour le tout; mais la trinité n'est pas prouvée le moins du monde. Enfin, lorsqu'il s'agit de nos facultés, puissance, intelligence et amour, c'est encore un simple jeu de mots qui ne signifie rien. En effet, la puissance, l'intelligence et l'amour ne sont pas plus, prises isolément, un être complet semblable à un autre être renfermant ces trois attributs qu'un côté ou un angle est un triangle, que le commencement, le milieu, ou la fin est une ligne égale à celle qui réunit ces trois propriétés. En faisant de chacun des attributs d'un objet quelconque un être concret, nous arriverions à vouloir faire croire que la partie est aussi grande que le tout ou que nous ne diminuons pas la valeur d'un nombre en lui enlevant successivement les unités dont il est composé, ce qui serait de la dernière absurdité. Et c'est pourtant à l'aide de pareilles antilogies, de semblables subtilités que l'Eglise catholique veut nous faire croire qu'elle est inspirée du S<sup>t</sup>-Esprit et infailible dans ses enseignements dogmatiques. Elle oublie malheureusement une chose, c'est que la théologie n'a réussi à se faire accepter qu'autant qu'elle a eu à son service le bras séculier et qu'elle a été vaincue et abandonnée du jour où la liberté religieuse a été proclamée, du moment où la raison humaine, si longtemps enchaînée, a reconquis ses droits et n'a pas voulu « croire sans comprendre. » Que les théologiens nous assurent que la Trinité est un mystère, nous le reconnâtrons volontiers ; mais qu'ils cherchent à nous l'expliquer par des mots vides de sens ou par des paralogismes, nous nous révolterons et nous leur rappellerons les propres paroles de leur grand maître, S<sup>t</sup> Augustin : « On dit cependant trois personnes, non pour dire quelque chose, mais pour ne pas rester muet. »

MARICOT.

---

## DE L'ATTITUDE DES SPIRITES

Les Spirités, hommes vraiment religieux dans la plus pure acception du mot, doivent en ce qui touche les affaires publiques, quelle que soit leur nature, se tenir dans les bornes d'une exacte

modération. Le calme et la sérénité qui ne devraient jamais abandonner le vrai Spirite, ne doivent pas non plus leur faire défaut dans la discussion des questions même les plus irritantes, car au fond les questions ne sont réellement telles qu'à cause de l'irritation qu'on y apporte. Le Spiritisme plane au dessus des controverses religieuses et politiques, sans pour cela se désintéresser dans leur essence même, ni de la politique ni de la religion. N'est-il pas lui-même la meilleure des politiques, la plus humaine des religions dans son essence divine ? Les actions pacifiques, les discours pacifiques, les pensées pacifiques sont donc le lot naturel des Spirites. Et ici par Spirites nous n'entendons pas tous ceux qui connaissent le Spiritisme, qui discutent d'une manière compétente, aux applaudissements des connaisseurs, les questions soulevées par lui, mais avant et par dessus tout ceux qui ont su s'imprégner des vérités morales qu'il enseigne, car ceux-là seuls sont vraiment Spirites qui font tous leurs efforts pour le maintenir à la hauteur des principes de leur doctrine.

On sait qu'il faut faire la part des faiblesses humaines, de cet égoïsme parfois si difficile à arracher même des cœurs les plus vaillants, aussi disons-nous que les Spirites doivent faire tous leurs efforts pour se mettre en harmonie avec les principes. Même nous contenterons-nous de dire : des efforts sérieux et sincères, c'est-à-dire de prier en ce sens *avec le ferme désir d'être exaucés*. Il y va de l'avenir de l'action personnelle de chacun. Les invisibles qui donnent ces conseils sont loin, bien loin encore d'être parfaits, mais dans leur état, ils comprennent mieux que les hommes la nécessité de marcher vers la perfection. Ce n'est pas non plus une sorte d'ordonnance qu'ils entendent faire en dictant à chacun des devoirs rigoureux en dehors de l'observance desquels on cesserait d'être Spirite. Non, car ils ont horreur de l'exclusivisme et ils savent reconnaître les leurs dans tous les partis religieux ou politiques, dans toutes les écoles philosophiques, par la raison qu'ils ne s'arrêtent pas à la surface et qu'ils vont autant que leur clairvoyance le leur permet, au fond de la pensée.

Les hommes jugent par les œuvres extérieures et se laissent prendre souvent à la séduction du langage et aux apparences les plus trompeuses ; ils en reviennent plus tard et jurent bien qu'on ne les y prendra plus... jusqu'à la prochaine occasion. Ces écoles sont nécessaires pour former le jugement, c'est à force de tomber qu'on parvient à se tenir solidement sur ses jambes ; aussi l'attitude ne devient-elle réellement correcte qu'après force tâtonnements suivis de nombreuses erreurs.

Les Spirites ne sont pas plus infaillibles que d'autres, et si dans certaines circonstances ils prennent au pied de la lettre tout ce qui leur est dit par les Esprits, ils courent le risque de tomber

dans des erreurs dont du reste on se relève toujours. Ils ne sont pas non plus à l'abri des passions politiques, religieuses ou autres, ou du moins ils ne peuvent s'y soustraire que dans la mesure du calme qu'ils ont su faire entrer dans leurs âmes. Le calme n'est pas de l'apathie, car, autant que possible, les Spiritistes doivent être toujours actifs ; il n'est pas de l'indifférence, car rien ne leur doit être indifférent. Rien ne leur doit être indifférent ni dans les choses privées ni dans les choses publiques, parce que la grande loi de solidarité n'est pas pour eux un vain mot, une lettre morte et sans valeur. Ils savent que le vrai moyen d'appeler le bonheur sur soi-même est de se préoccuper des autres, qu'il faut « songer aux autres avant de songer à soi », maxime que l'on rencontre dans les écrits des soi-disant incrédules, dont l'incrédulité prétendue est bien certainement toute à la surface ; aussi se préoccupent-ils plus que d'autres peut-être des questions politiques et religieuses qui agitent si profondément l'époque actuelle. Seulement ils doivent élaguer de cet examen tout ce qui peut ressembler à de l'aveuglement ou à de la passion, et tâcher de conquérir ce calme, cette imperturbable sérénité que donne le *Spiritisme bien compris*.

L'action fluïdique que les Esprits du Seigneur exercent par leur entremise sur tous les mouvements qui s'opèrent est d'un poids immense dans la transformation voulue. Elle donne du courage aux hommes de progrès selon Dieu, elle montre aux autres leur impuissance et l'inanité de leurs efforts. Mais elle n'éteint pas tout d'un coup les passions chez ceux qui en apparence sont les directeurs ou les détracteurs les plus importants du mouvement. Les fautes commises de part et d'autre par les lutteurs en vue de l'heure présente, prouvent que le dernier mot est loin d'être dit ; mais devenant visibles aux yeux des hommes qui les ont commises ou les commettent encore, elles préparent des volte-face inattendues dans le sens de l'union. Inattendues pour beaucoup, très-attendues par d'autres, car le courant s'est formé et on ne saurait lui résister toujours.

Les résistances, du reste, ont leur bon côté, et l'espèce d'entêtement que certains mettent à les accentuer, met une sorte de honte au cœur d'une partie de leurs alliés. Les injures que parfois l'on échange prouvent que la raison n'est absolument d'aucun côté. Quoiqu'il en soit à cet égard, les faits déjà accomplis promettent des faits nouveaux encore plus favorables au développement moral de l'humanité tout entière. Les actions humaines sont épidémiques et, comme on l'a dit, l'exemple est contagieux. La guerre qui éclate dans une contrée embrasse souvent les contrées voisines ; pourquoi la paix et la sagesse ne seraient-elles pas à leur tour douées d'une heureuse puissance de contagion ?

La contagion existe pour le bien comme pour le mal, pour la modération comme pour la violence, et s'il appartient à quelqu'un de pousser à l'apaisement des passions turbulentes, c'est surtout aux Spiritistes, puisqu'ils connaissent les origines relatives et la fin immédiate des choses. Y a-t-il des Spiritistes parmi les hommes qui à un titre quelconque prennent une part apparente au gouvernement actuel des nations? Non et oui: non, si l'on s'en tient aux apparences; oui, si l'on pouvait lire au fond de la conscience de chacun. En réalité le nombre des Spiritistes est considérable, plus considérable qu'on ne saurait l'imaginer, et les diverses publications qui traitent de la doctrine ont pour mission spéciale de développer dans les cœurs les germes qui s'y trouvent naturellement. Aussi doivent-elles être très-modérées de forme et de fond et s'attacher à blesser le moins possible les consciences timorées.

Il est des moyens de dire la vérité, toute la vérité nécessaire, sans blesser ceux qui se croient et se disent ses adversaires, parce qu'ils ont adopté une opinion contraire qu'ils croient aussi être dans la vérité. Il ne faut pas pousser les gens vers la bonne route, il faut les y laisser venir en quelque sorte d'eux-mêmes, les y attirer par la douceur et la persuasion. Les Spiritistes ont aux mains deux armes invincibles qu'il suffit de savoir manier pour s'assurer un triomphe certain: la logique et le sentiment. La première s'adresse à l'esprit; la seconde vise les hommes au cœur et, appuyé sur la première, il leur apporte d'ardentes consolations qui les remplissent du saint amour du prochain. C'est dans cet amour qui se purifie sans cesse au contact de la vérité que les Spiritistes doivent puiser les causes déterminantes de toutes leurs actions; c'est lui seul qui doit leur dicter leur attitude en toutes circonstances. Les hommes ne se trompent pas toujours aux sentiments même cachés que l'on a pour eux, et c'est en les aimant réellement qu'on les attire par degrés dans les voies de la vérité et de la justice.

---

## DES MÉDIUMS INTÉRESSÉS

(Suite)

A la suite de nos articles sur les médiums intéressés, nous avons reçu en réponse deux lettres de M. De Turck, notre estimé frère en croyance. Ces lettres, que nous publions ci-après, respirent une franchise, une sincérité toujours respectables. Dès que les adversaires mettent autant de bonne foi et d'aménité, ils ne doivent jamais être loin de tomber d'accord. Ainsi pensons-nous que nous sommes bien près de nous entendre avec notre aimable contradicteur :

Bruxelles, 4 de Mai 1878.

Mon cher Monsieur Bia, C. F. E. C.

Uniquement dans l'intérêt de la doctrine, dont nous désirons ardemment la propagation pour le bien-être de l'humanité, permettez-moi de soumettre à votre attentive réflexion le motif du regret que nous avons éprouvé à la lecture de l'article de *La Revue* d'avril dernier, dirigé contre le D<sup>r</sup> Slade et sa médiumnité.

En thèse générale nous sommes unanimes avec vous dans la désapprobation de la médiumnité rétribuée et les dangers de ses fraudes si nuisibles au progrès de la doctrine et qui laissent à découvert un côté si vulnérablement exposé aux attaques des adversaires.

Cette désapprobation est conforme aux instructions du Maître; elle me fut confirmée verbalement par le grand philosophe que je révère comme l'envoyé de la Providence, lorsque je fus le consulter sur des médiums capables d'ébranler mon scepticisme dans ma primitive ignorance.

Tous les spirites instruits sont d'accord sur la supériorité de confiance en la médiumnité gratuite. Pour plus de sûreté encore on désire que les expériences pour parfaire la conviction d'un néophyte aient lieu par l'intermédiaire ou la médiumnité de personnes dont il connaît la parfaite loyauté.

Mais cette règle générale de désapprobation de la médiumnité rétribuée ne peut-elle pas aussi être assujettie à quelques exceptions? — Cela n'était pas contesté par le Maître, ni par ceux qui aujourd'hui se dévouent à la continuation de son œuvre.

Mon expérience personnelle m'a démontré qu'un médium rétribué pouvait être sincère et que, par son intermédiaire, on pouvait obtenir des phénomènes d'une irréfutable réalité. — Et lorsque j'assistais à une séance de faussaire je ne tardais pas à découvrir la fraude.

Nous avons assisté ici à des séances du D<sup>r</sup> Slade et nous avons visité et per-scruté ses vêtements, les objets dont il se servait et tout ce qui l'entourait, avec une défiance qu'en d'autres circonstances, on aurait taxé de quasi insultante. — En résultat nous avons été convaincus de la sincérité et de la positive réalité des phénomènes merveilleux qui se produisent par son exceptionnelle puissance médianimique.

Je ne pense pas que vous puissiez croire que, nous Spirites accoutumés aux faits et manifestations spirites, nous ayons pu être dupes d'un prestidigitateur?

Plusieurs rédacteurs de nos journaux, témoins de ces faits, n'ont pas osé prononcer une accusation de charlatanisme nonobstant leur bien naturelle incrédulité. — Voyez les rapports de *La Chronique*, *La Meuse*, *L'Avenir*, le *Progrès de Charleroi* et voyez l'ahurissement de l'adversaire opiniâtre, de *L'Etoile*, dans son premier rapport (sincère alors) du 10 août 1877. — Vous connaissez le rapport d'un journal de Berlin le *Berliner Fremdenblatt*, et le témoignage du prestidigitateur de la Cour?

Je crois que vous savez à quelle intolérance il faut attribuer l'expulsion de Vienne et à quelle autre intolérance l'expulsion de Berlin? — Et ce policier subalterne de Berlin, lui avait-on confié en haut lieu le droit de s'ériger en juge pour condamner ou absoudre le médium? — Quelle simplicité!

Et le matérialiste Virchow posant ses conditions pour honorer le phénomène de sa présence. — A tout instant nous entendons nos matérialistes, nos scep-

tiques libres-penseurs poser de semblables conditions qui témoignent de leur parfaite ignorance de la science spirite. — De quel ridicule ne se couvrirait pas un ignorant en chimie qui, pour croire à des expériences de synthèse ou d'analyses, poserait des conditions au professeur sur les manières d'opérer.

Le D<sup>r</sup> Slade est un médium exceptionnel, c'est un prodige, comme Home était un prodige, et il n'y en a qu'un nombre fort restreint. S'il en était autrement c'est à nous Spirités qu'il appartiendrait de le dénoncer, de dévoiler chacun de ses trucs ou chacune de ses fraudes ; notre honneur et notre devoir nous y obligeraient.

Si la fraude existe, l'accusation de se faire rétribuer est trop faible pour la combattre ; elle est insignifiante contre la réalité des faits et cette réalité des faits n'a été contestée par aucun des nombreux Spirités qui en ont été témoins, et les adversaires s'arrêtent devant l'inexplicabilité.

Quelques adversaires, dans leur supposition que le *soi-disant* médium ne cherchait que le lucre, lui ont dit : Au lieu de vous prétendre médium, que ne vous produisez-vous comme prestidigitateur sans rival ?

Effectivement les rétributions eussent été et seraient encore abondantes, tandis qu'elles sont souvent insuffisantes aux besoins, et alors plus de poursuites, plus d'expulsions, plus de dangers. — Vous savez ce que le docteur américain a répondu.

Enfin, la plus importante considération pour nous et elle doit primer toute autre considération secondaire, c'est la suivante : L'apparition de ce médium parmi nous a-t-elle été nuisible ou avantageuse au progrès que nous désirons ?

Cette apparition a donné naissance à de nouvelles attaques. — On nous a fait observer depuis longtemps et le Maître même nous l'a dit : Les attaques tournent constamment à l'avantage de la propagation.

Tout observateur a pu se convaincre, au sortir des séances, que les assistants incrédules en seraient fort ébranlés dans leur scepticisme : Un premier doute s'élevait, ce doute précurseur ordinaire, ce premier degré qui, après de nouvelles preuves, conduit à la conviction.

Et ce que je considère avec satisfaction comme un avantage éminent, c'est d'avoir conquis la sympathie d'une notable fraction de la presse par la présence de ses rédacteurs aux expériences de ce médium.

Ces considérations majeures ne sont-elles pas suffisantes pour admettre une exception de médiumnité rétribuée en faveur du docteur Slade, invité à sortir de son pays et n'ayant aucun autre moyen d'existence et sans cesse exposé aux poursuites, aux vexations inhospitalières des fanatismes et de l'animosité haineuse des aveugles adversaires du Spiritisme. Cet homme est sur la brèche pour notre cause ; n'est-ce pas cruel à nous de lui jeter aussi la pierre ?

Voilà, cher frère en saine croyance, ce que je me permets de livrer à vos loyales méditations, à vous dont le travail et le talent sont consacrés à la marche de la doctrine dont la bonté et la clémence du Créateur a permis l'éclosion, nécessaire au moment où ses créatures, comme avant la venue de son Verbe, se précipitent vers la désorganisation sociale.

A vous salut fraternel,

H. J. DE TURCK.

Bruxelles, 15 mai 1878.

Mon cher Monsieur Bia,

Il est bien évident qu'aucune animosité personnelle ne peut exister entre nous dans aucune divergence d'opinions, car il n'existe aucun motif d'intérêt personnel quelconque. — Lorsque je m'examine je ne crois pas non plus me laisser séduire par le faux amour-propre de prétendre avoir raison et je crois ne vous faire des objections que dans le pur intérêt de la propagation de la bienfaisante doctrine.

Votre antipathie contre la médiumnité rétribuée me paraît beaucoup trop exclusive. — Sans doute la médiumnité gratuite, pratiquée dans un recueillement religieux et dans un but d'amélioration morale, surpasse en dignité tous les faits merveilleux de la plus puissante médiumnité à effets physiques. Il est probable qu'elle sera presque exclusivement en usage lorsque le Spiritisme providentiel aura atteint la généralité vers laquelle, comme nous l'espérons, sa marche rapide le conduit.

Les raisons que je vous ai présentées pour l'admission, à notre époque actuelle, d'une médiumnité rétribuée *prouvée* ne vous ont pas semblé suffisantes. Vous y opposez, en première considération, ces paroles de l'Évangile : « Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement. » — Cela est parfaitement désirable. — Cependant, dans le principe aussi, les apôtres envoyés en mission ne possédant rien, devaient vivre des dons de ceux qui écoutaient la parole ; car « l'ouvrier est digne de sa nourriture » dit Jésus.

Vous alléguez le parti que peut en tirer l'hostilité des adversaires accusateurs de charlatanisme ; mais la presse de la prétendue libre-pensée attaque aussi et ridiculise les faits de la médiumnité gratuite et cela avec une animosité haineuse et inquisitionnaire autocratique et inconcevable, à moins qu'on ne suppose la crainte instinctive de la destruction de leurs théories favorites et si accoutumées et flatteuses pour leur sensualisme.

Vous citez un article du *Journal de Gand* qui, comme *L'Etoile belge*, s'érige en protecteur de l'ordre public, du repos des esprits-foibles, sous leur protection d'esprits-forts, et prétend aussi à l'infaillibilité dans ses sentences contre le Spiritisme. — Cela me remet en mémoire ce passage du beau discours, que vous connaissez, de Madame Sophie Rosen (M<sup>me</sup> Dufaure) qui, parlant de ces journaux dont les théories brutales usurpent le nom de philosophie, finit en s'écriant : « Et cette œuvre de démoralisation s'accomplit sous les auspices de » rédactions soi-disant *libérales* ! Encore si la libre discussion y était admise ! » ..... Mais tristement jalouse de réaliser ces mots célèbres : *Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis*, cette presse aussi intolérante qu'autoritaire, » proscriit de ses organes toute rectification contraire aux opinions qu'elle pré- » conise, sentant bien, au reste, que, pour elle, le meilleur moyen d'avoir » raison, c'est de parler toute seule. J'appelle cela : substituer l'infaillibilité de » coterie à l'infaillibilité dogmatique personnelle. — Qui nous délivrera de » l'infaillibilité ! »

L'intolérance spiritophobe de cette presse qui s'abaisse, à la honte de notre époque, et s'avilit jusqu'au niveau de l'intolérance catholique, ose invoquer la police et nos lois pénales contre ce que leur partialité qualifie de charlatanisme et escroquerie. — Si la médiumnité, rétribuée ou non, est *véritable*, où est le charlatanisme ? — L'escroquerie est un délit toujours vague, dit un auteur, il

faudrait une interprétation très-large de nos lois pénales pour les appliquer dans l'espèce. Cette élasticité d'interprétation pourrait atteindre le prestidigitateur qui insinue l'aide et l'assistance de pouvoirs surnaturels.

Et voyez la contradiction : Des séances *privées* de cartomanie, de chiromancie sont annoncées dans cette même presse protectrice des esprits-faibles.

Nous avons vu, en Autriche et en Allemagne, la même affligeante partialité dont nous avons été témoins lors du procès Buguet. Mais l'impartial bon sens anglais a rectifié en appel le jugement qui condamnait M. Slade. Et voilà la Russie (l'eussions-nous supposé ?) dont les acclamations élogieuses, les gratifications, les dons honorifiques surpassent la tolérance.

Sans doute, les Esprits qui ont la permission de produire ces phénomènes ne sont pas des Esprits supérieurs ; ce qui n'empêche pas qu'ils soient des Esprits bienveillants. — Lorsque, au cours des expériences du D<sup>r</sup> Slade, on demandait aux Esprits agissants : Pourquoi produisez-vous ces phénomènes ? — Quelle est leur utilité ? — Ils répondaient en ce sens : « Pour vous prouver notre présence et » que nous ne sommes pas morts de la manière que vous l'avez supposé. — Ceci » n'est *uniquement* que pour vous inculquer cette première preuve et éveiller » par là vos attentions. Nous ne faisons que vous donner la première impulsion » pour exciter votre curiosité et vous amener à voir, examiner, vérifier et vous » conduire à la première étape de la route qui mène aux irréfutables et indes- » tructibles vérités. »

N'oublions pas que ce sont des faits puérils en apparence et que nous savons produits par des Esprits inférieurs, qui ont fixé l'attention de penseurs sérieux. Qu'étaient ces tables tournantes, dansantes, parlantes si ridiculisées ? Ces jeux de sociétés oisives fixèrent l'attention de la haute intelligence du Maître ; il en déduisit la conséquence logique inscrite en tête de ses œuvres : « *Tout effet intelligent a une cause intelligente.* » — Sans les faits physiques le Spiritisme s'évanouit. Ce sont ces faits qui lui ont donné naissance et continuent à accroître sa vitalité. Tout ce qui contribue à leur multiplication profite à l'extension.

Des écrivains philosophes de la fin du dernier siècle et de notre époque, dans leur indignation du long esclavage sous le joug des erreurs dont nos sociétés furent victimes, ont sapé, sans triage des vérités, toutes les anciennes croyances religieuses. De la poussière de ces ruines le matérialisme a pris naissance. Dans son impuissance de conciliation des maux de l'humanité avec une Intelligence Suprême créatrice directrice, il n'admet plus, comme son nom l'indique, que des démonstrations déduites des propriétés de la matière, ou contrôlées par l'état actuel de nos sciences positives. S'il s'arrête, sans rien construire, cascade de paradoxe en paradoxe, laissant les sociétés à la débandade de la libre-pensée, sans s'inquiéter d'un infaillible désordre social. Il n'y a que les faits visibles, tangibles, sous le contrôle matériel des sens qui peuvent avoir la puissance de le combattre par ses propres armes.

J'en conclus que la multiplication de ces faits est évidemment désirable *de quelque manière qu'ils se présentent*, pourvu qu'attentivement examinés, leur réalité soit prouvée ou leur fausseté dénoncée. Qu'il ne convient pas de prononcer une condamnation générale sans aucune exception contre des médiumnités, même rétribuées, à grands effets physiques, comme les médiumnités, déjà fort exceptionnelles en Europe, de Slade, de Home, de William, etc., pourvu cependant qu'elles ne dégénèrent pas en représentations publiques et théâtrales des Davenport.

L'homme riche, doué d'une de ces médiumnités exceptionnelles, ne se déplacerait communément pas, ne se ferait pas publiquement connaître par pur amour de propagande. — Il n'y a que peu de mois j'en eus l'exemple, dans une de nos grandes villes : Un médium étranger, dans une position fort indépendante, s'y trouvait fortuitement dans une société qui n'admet strictement que ses membres. Incidemment, dans la conversation il fut question du Spiritisme. Au milieu des rires de l'incrédulité moqueuse on s'aperçut du silence désaccordant de l'étranger. On lui en demanda le motif et alors il consentit à leur accorder une séance dont les résultats frappèrent les assistants d'étonnement. Mais le secret était obligatoire et rien ne s'en répandit au dehors. Ce médium passa inaperçu pour cette ville et toute la Belgique.

Après vous avoir soumis, dans ma première lettre, mon opinion sur l'admission de la médiumnité rétribuée *prouvée*. je reçus *La Revue* du 5 mai courant. J'y vois mon opinion désapprouvée par des respectables autorités qui se joignent à la vôtre dont j'apprécie également la valeur. — Hélas ! la généralité des opinions de notre humanité est accompagnée de plus ou moins d'incertitude.

Comme vous le dites, la question est fort importante : d'une part la crainte d'ouvrir la voie au charlatanisme, mais de l'autre côté suppression d'un nombre de médiums à effets physiques puissants en conviction, effets physiques promoteurs originaires et continuateurs de l'extension du Spiritisme. Tel médium peu fortuné a droit à être *exonéré* pour l'emploi de son temps : « *L'ouvrier est digne de sa nourriture.* » Voyez le *Livre des Médiums*, page 425, N° 311 et le N° 317.

Pour réunir autant de lumières que possible à l'éclaircissement de cette importante question, voudriez-vous me permettre de la présenter à l'appréciation de la Société de Paris, avec sollicitation de consulter à ce sujet les Esprits élevés qui s'y communiquent ?

Comme vous, mon bien méritant frère en croyance, je professe que jamais rien de personnel ne peut souiller nos discussions à la recherche de la vérité.

Je vous remercie amicalement pour les bienveillantes paroles qui me concernent au commencement de l'article « Des médiums intéressés. » — Mon nom, avec ma qualité de Spirite, peut toujours être cité ; pas dans l'intention de faire autorité, mais seulement pour être compté au nombre des croyants.

Votre tout affectionné

H. J. DE TURCK.

Nous ne répéterons pas tout ce que nous avons dit dans le dernier numéro de *la Revue*. Il nous semble encore, même après la lecture de ces lettres, que nos arguments restent debout et que la médiumnité rétribuée offre des dangers beaucoup plus grands que ses avantages. Voici une preuve du mauvais exemple qu'elle donne à des médiums qui ont jusqu'ici montré un désintéressement complet. Un de nos amis nous rapporte que se trouvant les jours derniers en compagnie d'un médium guérisseur, celui-ci prétendait qu'il lui était permis de prendre ce qu'on voudrait bien lui offrir en récompense des soins donnés aux malades. Il alléguait surtout, comme raison, que des médiums à effets physiques reçoivent bien une rétribution et qu'il ne voyait pas pour-

quoi, lui, n'en recevrait pas aussi. Notre ami, qui partage, à ce sujet, notre opinion et qui pense qu'on ne peut avoir deux poids et deux mesures, lui démontra de son mieux qu'aucun médium ne doit jamais se faire payer.

Qu'arriverait-il, si l'on entrait dans cette voie? Le Spiritisme doit faire sa croissance régulièrement, et en voulant trop la hâter il faut craindre qu'il ne puisse arriver à l'âge adulte.

Les manifestations physiques ont leur intérêt et leur utilité pour ceux qui ne connaissent pas encore le Spiritisme et qui désirent être convaincus. Mais, dans ce but même, nous pensons qu'il n'est pas nécessaire d'avoir des médiums rétribués. Dans son livre *Le Spiritisme est-ce vrai, est-ce faux?* M. De Turck nous raconte sa conversion dans tous ses détails. Elle ne s'est pas faite facilement, et il en tire gloire en faveur de la doctrine. Or, où est-il allé chercher les preuves qui l'ont si bien obligé à croire? Il les a trouvées dans des *groupes ordinaires* où l'on s'occupait plus particulièrement des effets physiques.

Ce que nous admirons dans le Spiritisme, ce que nous voudrions voir se multiplier de plus en plus, ce qui est digne, convaincant et moralisant, c'est le groupe composé de quelques amis et même la simple réunion de famille.

L'amour de l'argent est le grand défaut de notre siècle. C'est l'argent qui, en fait de religion, de doctrines et même de sciences, rapetisse tout ce qu'il touche. Il nous faut redouter cet esprit de négoce qui détruirait complètement la sublimité de notre doctrine. Tout médium doit faire respecter en lui la dignité du Spiritisme, il ne peut pas vendre ce qu'il reçoit, il ne peut que le donner.

Si nous voulons faire autrement, nous finirons par être débordés, nous livrerons passage à un torrent qu'il nous sera impossible d'arrêter.

M. De Turck cite les nos 311 et 317 du *Livre des Médiums*; mais nous ne voyons nullement en quoi ces paragraphes sont contre notre manière de voir. Nous avons jusque maintenant réprouvé la médiumnité érigée à l'état de métier, et nous voyons que partout Allan Kardec est de notre avis. Le no 311 dont parle M. De Turck en fait lui-même foi. Voici ce qu'il y est dit : « Le médium qui, dans un but éminemment sérieux et profitable, serait empêché d'utiliser son temps d'une autre manière, et pour cette raison *exonéré*, ne peut être confondu avec le médium *spéculateur* celui qui de dessein prémédité, se ferait une industrie de la médiumnité. »

Ainsi donc, à moins que nous ne comprenions plus rien à ce que nous lisons, Allan Kardec condamne les médiums qui, en vue de se faire une industrie, demandent une rétribution pour les effets qu'ils obtiennent. Nous admettons aussi *qu'une fois à faire*, un médium soit *exonéré*, c'est-à-dire qu'on lui rembourse

les frais qu'il aurait faits quand c'est pour un but *sérieux et éminemment profitable*. Mais il faut bien en convenir, il y a loin d'un médium de cette sorte à celui qui s'affiche devant le public et lui demande un prix d'entrée.

Supposons que, par exception, certains médiums puissent recevoir un salaire. Mais alors qui oserait leur dire : vous, vous pouvez vous faire payer ; mais vous, je vous le défends ?

Supposons encore que nous admettions la rétribution des médiums véritables, mais qui de nous viendra faire le triage et défendre aux faux médiums de professer ? Et quand cette idée sera répandue, ceux-ci deviendront les plus nombreux et ces rebus de la société ruineront notre noble cause.

Il est bien plus simple et plus sûr de réprimer dès le principe, en ne les soutenant pas, en les abandonnant à elles-mêmes, toutes les tentatives de paiement des effets médianimiques. Le tort momentané qui pourrait même en résulter pour la doctrine, sera compensé, si nous le voulons, par nos efforts dans un autre sens.

Allan Kardec se montre aussi très-sévère envers ceux qui voudraient vendre leurs facultés spirites. Voir à ce sujet le chapitre *charlatanisme et jonglerie* du livre des *Médiums*, et qui se termine par ces mots : « Quant à nous, si nos écrits ont contribué à jeter » en France et dans d'autres contrées du discrédit sur la médium-nité intéressée, nous croyons que ce ne sera pas un des moindres » services qu'ils auront rendus au Spiritisme *sérieux*. »

En résumé, voici notre manière de voir. Les médiums intéressés peuvent faire un certain bien au Spiritisme, mais ils lui ôtent sa dignité et ils exposent à des retours redoutables. Nous ne chercherons pas à mettre ces médiums au ban des spirites, recomaisant, avec le maître, qu'il peut y en avoir d'honnêtes ; nous les laisserons pratiquer comme ils l'entendent, sans nous mêler en rien de ce qu'ils pourront obtenir. Il ne nous est pas permis de les soutenir en aucune façon.

Nous avons exposé notre avis. Cependant nous ne prétendons à aucune sorte d'infailibilité, et nous serions heureux, ainsi que nous le demande notre estimable frère en croyance, d'avoir l'appréciation de la Société centrale de Paris. La question est très-importante, et il est urgent de l'éclaircir et de l'élucider définitivement.

CH. MARCO.

---

## RÉPONSE AU MESSAGER

Dans son numéro du premier juin courant, le *Messenger*, journal spirite, nous prend à partie. Voici comment il s'exprime :

M. Godin, ancien député, le fondateur du familistère de Guise, a répondu un des

premiers à l'Enquête scientifique sur la vie d'outre-tombe entreprise par la Religion laïque.

À défaut de place nous devons nous borner à dire que M. Godin rend témoignage de la réalité des phénomènes qui se sont produits par le médium Slade, il est venu expressément à Bruxelles muni de deux ardoises encadrées, réunies par des [charnières et un sermoir et recouvertes à l'extérieur de bois verni, sur] lesquelles il a obtenu l'écriture directe .

Toutes ces preuves accumulées de la bonne foi et de l'honnêteté du médium, preuves grosses de conséquences pour l'avenir, ont été impuissantes jusqu'ici à influencer les rédacteurs de la *Revue belge du Spiritisme* qui dès le début ont pris une attitude hostile et ambiguë vis-à-vis de M. Slade. Leur dernier article du mois de Mai intitulé: *Les médiums intéressés*, est aussi discourtois et peu charitable, que maladroit et inopportun.

Notre attitude n'est hostile qu'envers la médiumnité intéressée ; quant à être ambiguë, il nous semble qu'elle ne l'est nullement, nous avons toujours donné des raisons sérieuses à l'appui de ce que nous avançons. *Le Messager* voudrait-il donc faire accroire que nous en voulons personnellement à M. Slade ? Il n'en est rien, cependant, et, dans nos articles, nous l'avons déclaré plusieurs fois.

D'après le *Messager*, il paraîtrait que notre article du mois dernier a été discourtois, peu charitable, maladroit et inopportun.

La question des médiums rétribués n'est pas inopportune ; bien au contraire, et de l'avis de beaucoup de personnes, c'est la grande question du moment. M. De Turck le dit aussi dans ses lettres publiées ci-dessus.

Avons-nous été discourtois et peu charitable ? Nous ne le pensons pas. Quoi qu'il en soit, en nous faisant ces reproches, le *Messager* nous donne-t-il au moins le bon exemple ?

Avons-nous été maladroit ? . . . .

Allan Kardec était contre la médiumnité payante c'est vrai, et nous sommes loin en ce qui nous regarde de contester en principe ce qu'il a écrit à ce sujet, mais il n'était pas aussi exclusif que le sont ces Messieurs de la *Revue*. En effet, nous lisons *Livre des Médiums*, page 425, § 311 :

« Ces considérations morales à part, nous ne contestons nullement qu'il puisse y » avoir des médiums intéressés, honorables et consciencieux, parce qu'il y a d'honnêtes » gens dans tous les métiers ; nous ne parlons que de l'abus ; mais on en conviendra, » par les motifs que nous avons exposés, que l'abus a plus de raison d'être chez les » médiums rétribués que chez ceux qui, regardant leur faculté comme une faveur, ne » l'emploient que pour rendre service.

» Le degré de confiance ou de défiance que l'on peut accorder à un médium » rétribué, dépend avant toute chose de l'estime que commandent son caractère et sa » moralité, et en outre des circonstances. Le médium qui, dans un but éminemment » sérieux et profitable, serait empêché d'utiliser son temps d'une autre manière, et » pour cette raison exonéré, ne peut être confondu avec le médium spéculateur, » celui qui, de dessein prémédité, se ferait une industrie de la médiumnité. Selon le » motif et le but, les Esprits peuvent donc condamner, absoudre ou même favoriser ; » ils jugent l'intention plutôt que le fait matériel. »

Ce passage du *Livre des Médiums* est celui cité par M. De Turck, nous n'y reviendrons donc pas.

L'école américaine à laquelle appartient M. Slade n'a jamais voulu du système de la gratuité, c'est une situation avec laquelle il faut compter, car les Américains pratiquent, en fait de spiritisme, cette devise bien connue : « *Time is money.* » Nos réserves faites là-dessus et considérant la position exceptionnelle de M. Slade, les charges énormes qui lui incombent comme médium-voyageur, la persécution indigne dont il a été l'objet et le désintéressement dont il a fait preuve en admettant *gratuitement* à ses séances les membres de la presse et les savants, fallait-il le laisser sans appui et sans publicité ? Voilà la question que nous soumettons à l'appréciation de nos frères spirites. En attendant que *des voix plus autorisées* que celles de la *Revue* s'élèvent pour nous blâmer, le comité de rédaction du *Messageur* a jugé bon de persister dans sa ligne de conduite.

« L'école américaine n'a jamais voulu, dit le *Messageur*, du système de la gratuité ». Mais, nous, nous avons nos raisons pour n'en vouloir pas d'autre.

Quant à M. Slade, puisqu'il s'agit de lui, s'il est payé c'est parce qu'il a des charges, et nous ne lui voyons aucun mérite à cela. — Quant à son désintéressement en recevant gratuitement les membres de la presse et les savants, on pourrait parfaitement en douter. Ne voyons-nous pas des charlatans user de moyens semblables pour attirer un plus grand nombre de visiteurs payants toujours flattés de faire comme les hommes les plus en vue. Sur nos foires ne dit-on pas : « Entrée libre pour MM. les médecins au cabinet d'anatomie ! »

Nous n'avons pas blâmé le *Messageur*. Est-ce un blâme que de n'être pas de son opinion ? Nous avons reproduit de ses articles à l'appui de notre manière de voir ; nous lui faisons ainsi, nous semble-t-il, beaucoup d'honneur. Après cela s'il n'est pas content de ce qu'il a publié antérieurement à l'arrivée de M. Slade en Belgique, c'est son affaire.

« En attendant que des voix plus autorisées que celles de la *Revue* »... Le *Messageur* attache-t-il donc plus d'importance, dans une discussion, à la qualité des personnes qu'à leurs arguments ? en d'autres termes, changerait-il sa ligne de conduite parce qu'un blâme serait exprimé par des hommes fortunés ou haut placés sur l'échelle sociale ?

Nous avons peut-être eu tort de répondre à l'article de ce journal ; on a pu remarquer, en effet, la différence qui existe entre le ton des lettres de M. De Turck et celui de cet article. En discutant avec M. De Turck on ne peut, comme nous l'avons déjà fait remarquer, que finir par tomber d'accord, parce qu'on s'éclaire l'un l'autre ; en discutant avec le *Messageur* on risque fort d'arriver à une rupture complète. Et pourtant en gardant la sienne nous aurions eu l'air de courber le front sous la condamnation, c'est pourquoi nous avons fait la présente réponse. Les lecteurs de la *Revue* sont du reste juges et peuvent dire de quel côté on a montré le plus de courtoisie et le plus de charité.

## LA RELIGION NATURELLE

*(Loge des Démophilés)*

*Fragment d'une conférence faite à Tours le 4 mars 1878*

Par M. L. DENIS.

Messieurs, avant de terminer, je voudrais encore appeler votre attention sur un des plus grands faits de l'histoire contemporaine, sur un fait dont l'étude, tout en vous paraissant indépendante du sujet que je traite, peut cependant nous fournir l'unique solution du problème qui nous occupe. Le fait le plus considérable, celui qui domine notre siècle et dont l'accomplissement fera le triomphe ou la chute de la civilisation, c'est la lutte de l'esprit moderne, de la science unie à la démocratie contre le dogmatisme, contre la théocratie romaine.

Descendons sur le terrain du combat et voyons qui l'occupe.

D'un côté, toutes les puissances de la raison, du savoir, une foule d'aspirations vers la justice et la liberté; de l'autre, un enseignement ténébreux et suranné, abaissant les esprits, faisant germer sous sa semence la dissimulation et la haine; des milliers d'hommes faisant abnégation de leur raison pour se courber dans la poussière au moindre signe d'un homme prétendu infaillible. Ici la lumière naissante, le mouvement, le progrès; là l'immobilité, la nuit profonde, la mort intellectuelle. Voilà les deux forces en présence, les deux forces qui se combattent et se combattront sans trêve, sans merci, jusqu'à ce que l'une d'elles disparaisse du sein de cette société humaine, qu'elles ébranlent sous leurs effroyables chocs.

Il semble, Messieurs, que le résultat n'est pas douteux. Le colosse d'iniquité doit succomber sous les coups de la Raison et de la Science. La théocratie romaine, après avoir perdu sa puissance temporelle, verra également son prestige sur les âmes se dissiper peu à peu pour s'évanouir bientôt. Oui, voilà ce qu'il nous semble à première vue. Et cependant quand on descend au fond des choses, quand on étudie ce grand problème, ce n'est pas la certitude du triomphe de la pensée émancipée et libre qui se dégage de cet examen. Non, Messieurs, c'est le doute, c'est la crainte, c'est l'hésitation.

En effet, depuis combien de temps la lutte se poursuit-elle? Il y a un siècle que deux esprits géants, deux génies, dont les noms immortels retentissent encore comme une fanfare de guerre, dans la lice des idées, il y a plus d'un siècle que Voltaire et Rousseau ont déchiré le voile et montré, dans sa nudité, l'idolâtrie catholique. Puis est venue la grande époque, la puissante Révolution qui repoussant tous ces fantômes: esclavage, tyrannie, ignorance, délivra la France de l'oppression cléricale. Et depuis lors la lutte a continué, ardente, furieuse. Des générations nombreuses poursuivant un même but y ont consacré leurs forces.

De nouveaux combattants descendaient sans cesse dans l'arène pour remplir les vides que la mort avait formés. A chaque lustre nouveau on a vu monter à l'assaut du colosse romain des légions d'esprits toujours plus ardents, plus impétueux.

Aujourd'hui même, tout ce qui, dans le monde latin, fait la puissance scientifique, la puissance libérale, la puissance progressive, ne combat-il pas avec la Libre Pensée contre l'Ultramontanisme ?

Eh bien ! quel est le résultat de cet antagonisme formidable, de ces efforts surhumains ? Regardons, Messieurs, regardons en arrière, mesurons le chemin parcouru. Sans doute l'instruction s'est répandue autour de nous, sans doute les libertés publiques se sont développées, mais cette religion, but des efforts communs, le catholicisme est-il abattu, est-il moins puissant ? A-t-il perdu de son autorité sur le monde ? Voyons ! Il y a un siècle, il existait en France une Eglise nationale, libre, privilégiée, possédant un rite, une liturgie particulière; c'était l'Eglise Gallicane, l'Eglise des Bossuet, des Fénelon, Eglise qui savait résister parfois aux empiétements de Rome.... Aujourd'hui, cette Eglise n'est plus.... Rome règne partout et à sa voix le catholicisme tout entier s'agenouille. Le Pape a perdu ses États, mais sa puissance spirituelle s'est fortifiée. Il a osé établir la hiérarchie épiscopale en plein pays protestant ; en Angleterre, en Écosse. En Allemagne, l'opposition catholique est un des grands embarras du gouvernement. En France, malgré les efforts du Parlement, de la Presse, malgré l'opinion publique, le catholicisme a relevé la tête, s'affirmant par des pèlerinages innombrables, envahissant nos institutions sociales, pénétrant au cœur même de l'enseignement, élevant à côté des Universités de l'État, ces Universités prétendues libres où une partie de la jeunesse française est façonnée aux goûts du jésuitisme et préparée aux combats de l'avenir.

Voilà la situation, Messieurs. Après une lutte d'un siècle contre toutes les forces de la Libre Pensée unie à la science, à la démocratie, le catholicisme est encore debout. Que dis-je ? Il est plus puissant, plus audacieux que jamais !

Quelle est donc la cause de cette vitalité inouïe du catholicisme ? Quelle est donc la raison de notre impuissance à l'ébranler ? Ah ! Messieurs, je vous demande de me prêter toute votre attention, car je touche ici aux entrailles mêmes de la question, à la solution du grand problème. La lutte de la Libre Pensée contre le catholicisme n'a pas été seulement jusqu'alors la lutte de la raison et de la science contre la Révélation, contre l'esprit d'autorité, elle a été aussi la lutte entre les croyances et les négations. Au milieu de ce grand drame de la pensée humaine, le parti libéral s'est allié au

scepticisme pour combattre la foi aveugle et fanatique. Aux dogmes catholiques l'esprit nouveau n'a opposé que des doctrines positivistes et matérialistes, *méconnaissant ainsi la nature humaine dans ses plus énergiques, dans ses plus indestructibles aspirations.*

Oui, l'on a oublié ce fait capital, immense, le sentiment religieux écrit dans la conscience de l'humanité, le sentiment religieux et les grands et solennels problèmes qui en découlent : Dieu, l'existence, la mort, problèmes qui s'imposent d'eux-mêmes, qui s'imposent à tous et qui portent en eux l'éternelle espérance et l'éternel honneur de la race humaine.

C'est ce besoin suprême des âmes ; c'est cette force qui élève l'humanité au-dessus des horizons étroits de la vie et de la terre ; ce sont ces aspirations vers l'idéal, vers l'infini que l'esprit moderne n'a pas su satisfaire ou plutôt qu'il a méconnus. Et c'est pourquoi il est resté impuissant contre le catholicisme. Au lieu des superstitions catholiques, au lieu de l'enseignement dogmatique de Rome, qu'offrait-il, en effet, à l'humanité religieuse ? Était-ce un culte plus grand, plus pur, une croyance vivifiée par les souffles de la science et de la raison. Non ! A ces âmes altérées, aspirant à une vie meilleure, espérant en une justice plus haute que celle des hommes, l'esprit moderne, au point de vue philosophique et religieux, n'a su offrir qu'une doctrine sèche et vide, froide comme la nuit du tombeau. Et les âmes religieuses ont choisi ; au vide, au néant du matérialisme, elles ont préféré le mensonge catholique qui, lui, au moins, leur parlait de Dieu. Et c'est ainsi que la femme, cette grande force sociale, la femme par qui la famille est forte ou débile ; c'est ainsi que la femme, entraînant avec elle l'enfant, nous a échappé et est allée donner au catholicisme cette redoutable puissance contre laquelle tous nos efforts se sont brisés.

En vain voudriez-vous contester ce fait ? Il me suffirait pour répondre, de vous demander si vous-mêmes, Messieurs, vous avez pu extirper ce sentiment religieux de vos propres familles, de vos intérieurs où pourtant vous vous posez en souverains absolus. Il me suffirait de vous demander si vous avez pu arracher vos épouses aux cérémonies du culte, si vous avez pu arracher vos enfants à l'enseignement catholique. Ah ! dira-t-on, c'est une nécessité sociale, c'est l'obligation de ménager nos relations et nos intérêts qui nous oblige à ces capitulations. Si cela peut-être vrai pour quelques uns, cela est faux pour la plupart, car il en est beaucoup qui, indépendants par leur situation, ne s'en soumettent pas moins à ces exigences étroites.

Et qu'en résulte-t-il ? Il en résulte trop souvent, pour le malheur de notre pays, la divergence des idées jusqu'au sein même de la famille, où l'homme, après le travail de chaque jour,

au lieu de trouver ces joies intimes et douces où le cœur se retrempe et se fortifie, ne rencontre le plus souvent qu'aigreur, hostilité. Il en résulte que le sentiment religieux obscurci et faussé chez la femme, tient en respect, annihile les efforts de l'homme vers le progrès ; il en résulte que la société est divisée en deux partis qui se rencontrent partout, se heurtent, s'équilibrent et se rendent mutuellement impuissants et improductifs.

Et j'irai plus loin, Messieurs, je vous montrerai cette puissance religieuse, ce sentiment inné de la nature humaine se faisant jour chez vous-même, dans votre propre conscience. Dites-moi, vous, hommes éclairés, vous qui avez souffert, qui avez combattu pour le bien et la Liberté, vous qui avez démasqué l'esprit de fourberie et d'iniquité du catholicisme, avez-vous dans toutes les circonstances de votre vie échappé à son influence, avez-vous refusé de participer aux pompes de son culte ? Non, Messieurs, à ces moments solennels de l'existence, le mariage, la naissance d'un enfant, vous avez voulu donner la consécration du prêtre ; vous les forts, vous les éclairés, vous vous êtes prosternés devant les autels où, à défaut de la conviction, vous apportiez par votre présence cet acquiescement tacite qui suffit au catholicisme.

(A suivre).

L. DENIS.



## Le Matérialisme et le Spiritualisme comparés au point de vue du Progrès

Le matérialisme répudie tout ce qui ne parle directement à ses sens.

Il réproûve tout ce qui est en dehors du bien-être matériel et des jouissances sensuelles.

Le spiritualisme, en s'appuyant sur la science, recherche avec avidité le complément de toutes choses. Les aspirations du spiritualiste ne se bornent qu'au parfait.

Le matérialiste marche au hasard sans guide virtuel ; ses passions sont sa seule boussole.

Le spiritualiste a un guide qui lui fait comprendre le bien et le mal ; l'accuse ou l'absout, le pousse ou le retient ; ce guide s'appelle : Conscience !

Le matérialiste fait taire le for intérieur quand il s'agit d'obstacles à vaincre. Pour assouvir ses goûts, le matérialiste bondit sur son semblable comme sur la matière pour briser la résistance ; il veut, seul, être compétent en fait et cause, parce qu'il attend tout de lui-même. Il nie toute puissance au dessus de lui, que celle qui l'écrase ; il ne voit qu'un frein : la mort... après elle le néant ou le chaos. Triste perspective humaine : naître, lutter, souffrir et mourir, sans consolation, sans espérance.

Le spiritualiste reconnaît une force motrice indéniable et inamovible ; il est convaincu que tout fléchit sous ses lois. Il sent en lui-même que cette force qui le guide est bienfaisante, qu'elle purifie les appétits grossiers, qu'elle électrise la pensée et se rapproche de ce foyer consolateur, qui est Dieu !!

Les murmures de la nature ne sont pour lui que des voix qui l'appellent à la recherche de la vérité, sans parti pris. L'aspiration poétique s'élargit, il monte et veut monter toujours pour atteindre l'objet de son affection.

Le matérialiste se borne aux attractions matérielles, et végète au sein de ses passions ; il gémit en présence de la déception et se livre au désespoir. Il se traîne comme la brute, sans sensibilité que pour lui-même.

Après cela, voudrait-on encore croire, qu'avec de pareilles maximes, le progrès du bien-être général puisse apparaître sur la terre ? Non, cent fois non.

Le spiritualiste aperçoit l'incessante progression, il comprend la solidarité entre la créature et la création ; il conçoit l'immense sagesse qui dirige le tout ; il déduit l'extrême puissance qui soutient la vie des êtres et les dispositions des lois automatiques et progressistes. L'ensemble lui prouve un génie créateur, qui certes, n'a point établi, sans but, le spectacle grandiose des systèmes planétaires.

Résumons : Le néantiste rampe dans les bas-fonds de l'instinct, et le spiritualiste plane au-dessus des difficultés matérielles, et il ne les envisage que comme un stimulant vers l'émancipation, par le progrès incessant de la matière et des êtres ; il déduit la prédominance de l'élément spirituel sur la matière.

UN ADEPTE.



## CROIRE, ESPÉRER

Dans le vent qui pleure ou murmure,  
Dans la feuille qu'il fait trembler,  
Dans les ruisseaux à l'onde pure,  
Dans les blés que je vois germer,  
Dans le petit agneau qui bêle,  
Dans l'oiseau qui vole en chantant  
Ou rase l'eau du bout de l'aile  
Je vois ta main, ô Tout-Puissant.

Lorsque la nuit étend ses voiles  
Et nous amène le repos,  
Au ciel accrochant les étoiles  
Comme autant de divins flambeaux,  
Lorsqu'au matin tout se réveille  
Se secouant de sa torpeur.  
Aux baisers de l'aube vermeille  
Je te bénis, ô Créateur.

Lorsque je vois l'erreur profonde  
Étendre ses sombres rameaux,  
Dans ses lacs enserrer le monde,  
Éteignant les plus purs flambeaux,  
Mon cœur se serre en ma poitrine,  
Un sanglot déchire mon sein ;  
Mais j'aperçois ta main divine  
Qui relève le genre humain.

Lorsque mon cœur cherche la route  
Qui conduit seule au vrai bonheur,  
Lorsque je lutte avec le Doute  
Qui plonge ses dards en mon cœur ;  
Quand je vois que, sur cette terre  
Les méchants sont tous triomphants,  
En un autre avenir j'espère  
O mon Dieu, pour tes vrais enfants.

Car tu ne veux pas qu'elle meure  
La douce et sainte Vérité,  
Et si tu permets qu'on nous leurre  
C'est que nous l'avions mérité,  
Car l'humanité dans sa marche  
Avait semblé rétrograder,  
Mais ta voix, Seigneur, lui dit : Marche  
Et rien ne peut la retarder.

Le Progrès, tu veux qu'il se fasse ;  
Et jour à jour, et brin à brin,  
Dans sa vaste étreinte il embrasse  
Ceux qui lui barraient le chemin.  
Ah ! permets que le bandeau tombe  
Des yeux des aveugles humains,  
Qu'ils se réveillent dans leur tombe,  
Et comme moi, joignant les mains,

Qu'ils reconnaissent ta puissance,  
Qu'ils espèrent en ta bonté,  
Et travaillent avec constance  
A répandre la Vérité.

## A PROPOS DE NOSTRADAMUS

Monsieur Torné-Chavigny proteste de toutes ses forces; nous avons touché à son Nostradamus ! Gardons-nous de rire en ce grave sujet et traitons la chose comme elle le mérite. Monsieur l'abbé affirme qu'il prédit; nous voudrions le croire; mais nous ne nous en sommes guère aperçus, surtout en ce qui concerne par exemple Victor-Emmanuel et Pie IX. Une prophétie qui n'a point le caractère de l'infaillibilité n'en est plus une et il nous semble par trop facile de débiter des oracles en gros et en détail quand on a la permission de se tromper et qu'on avertit la galerie que, sauf erreurs, on tombera juste. Si l'on dit vrai, l'on s'écrie: « Eh bien, ne l'avais-je pas annoncé? » Si l'évènement vient vous démentir, on baisse un peu l'oreille et l'on convient..... d'une petite méprise. C'est vraiment trop commode et les prestidigitateurs de la foire ne voudraient même pas se servir de ce moyen; car ils ont toujours deux cordes à leur arc et quand un tour manque, ils lui en substituent un autre, sans que personne s'en aperçoive; les apparences sont ainsi sauvées.

Monsieur l'abbé Torné n'a pas encore ce talent; mais ne désespérons de rien; cela viendra avec un peu plus d'habitude. Du reste il y a progrès; ses prospectus ne laissent rien à désirer et, avec un désintéressement dont nous le félicitons, il a jugé à propos de nous en glisser un que nos lecteurs pourront lire, sans que rien cependant les y force. Monsieur Torné y vante sa marchandise, ce qui est assez naturel et, ce qui est également très-naturel, il ne souffle mot de ses mécomptes touchant le roi d'Italie et le pape.

Allons, monsieur Torné, nous ne voulons pas vous retenir plus longtemps au pied de la tribune où vous brûlez d'annoncer vos produits. Baissez un peu vos cours pour les déshérités de ce monde qui attendent de vous la lumière et des prix doux; n'oubliez pas non plus vos machines à coudre Richbourg et votre transmission équilatérale; montez, monsieur, montez et à présent, comme en chaire, donnez-vous un peu bien raison tout seul.

Paris, le 11 mai 1878.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Vous m'envoyez le numéro du mois courant où je lis votre long article: *Les prophéties du curé de la Clotte*. Ce curé, c'est moi. Vous me nommez là en traitant mes publications sur Nostradamus de « véritables extravagances ».

Voilà vingt ans que de nombreux Spirités regardent avec moi Nostradamus comme « grand prophète » et font de moi un *médium*, ce que je n'admets pas. Vous, au contraire, vous regardez comme « pures goguenarderies les centuries de messire Nostradamus. » Vous citez, pour combattre et le prophète et son traducteur, des quatrains où j'avais montré dès 1858 la mort de Victor-Emmanuel et celle de Pie IX. Ces mêmes quatrains démontrent que Nostradamus est « pure-

ment » prophète et que mes interprétations ne sont pas « *extravagantes*, » malgré les erreurs qu'elles renferment. Vous ne pouvez vous refuser à publier dans votre prochain numéro ces quelques lignes et l'imprimé ci-joint. Vos lecteurs verront qu'on peut faire appel de votre double condamnation.

Recevez, monsieur, mes salutations respectueuses.

H. Torné.

Voici ce fameux prospectus, qui doit servir de réfutation à notre article, et par lequel « nos lecteurs verront qu'on peut faire appel de notre double condamnation. »

### Mille francs de récompense!

Paris, le 8 avril 1878.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DU *National*,

Nostradamus ayant été nommé dans le *National* du 25 février 1876, je vous adressai, le même jour, une lettre pour vous rappeler que j'avais annoncé à tous les rédacteurs de ce journal que *don Carlos serait chassé d'Espagne, après avoir été vaincu aux pieds des Pyrénées.*

Vous avez bien voulu publier cette lettre, mais en la faisant suivre de ces mots : « *Je crois qu'on peut trouver dans Nostradamus tout ce qu'on veut* ».

Je vous offris inutilement alors **cinq cents francs** si vous parveniez à trouver dans le quatrain sur Talleyrand en 1814 ( « le sacriste fait boyteux du Sé-nat » ) tout autre chose que ce que j'y trouvais.

Aujourd'hui, c'est **mille francs** que je vous offre, après avoir lu dans le *National* du 7 courant : « UN SPHINX, **LÉON XIII... Nostradamus est plus qu'obscur à cet endroit** ».

Je vous compterai **mille francs** si vous parvenez à ne pas lire dans les *lettres du grand prophète*, publiées en 1870 :

- 1° Ces mots de l'interprétation du quatrain sur la mort de Victor-Emmanuel II : « *Cet évènement précédera la mort de Pie IX* » ;
- 2° Ces mots, les derniers du même quatrain : « **Léo treizième de février** (l'édition de 1697 a « **Léo XIII de février** ») » ;
- 3° Les chiffres « (V. X.) » immédiatement au-dessous des mots « **Léo treizième de février** » ;

4° L'affirmation que ces chiffres sont pour déclarer que « *le quatrain s'accomplira du vivant d'Henri V et du 1<sup>er</sup> successeur de Pie IX* » ;

5° Ces mots : « *La Moscovie veut rejeter les Turcs en Asie* » dans l'interprétation du quatrain qui précède celui qui a les mots « **Léo treizième de février** » et qui est surmonté du chiffre X encore comme celui qui suit le nom du 1<sup>er</sup> successeur de Pie IX, c'est-à-dire **LÉON XIII, élu le 20 FÉVRIER**, autre quatrain dont les mots : « *Le grand empire barbare corruer (corruo tomber, choir)* », sont encore interprétés là de la *chute de l'Empire des Turcs.*

Ces trois quatrains qui se suivent dans les *Centuries* s'accomplissent donc aujourd'hui conformément à ce que j'ai publié en 1870, je pourrais dire en 1861. Ne dites donc pas : « *Léon XIII... Nostradamus est plus qu'obscur à cet endroit* ».

J'ai l'honneur de vous saluer,

H. TORNÉ-CHAVIGNY.

connu comme curé de la Clotte et de Saint-Denis-du-Pin (Diocèse de la Rochelle).

J'ai porté moi-même cette lettre à la Rédaction du *National*, On en a pris lecture devant moi, sur mon invitation. On m'a demandé mon adresse que j'ai donnée : « *Paris, rue Saint-Benoît, 30* » Je porterai cet imprimé à tous les journaux qui se piquent de scepticisme raisonné ? : *la Commune, la Lanterne, le Rappel, la Marseillaise, la République française, le Siècle, le XIX<sup>e</sup> Siècle, l'Événement, la Liberté, la Presse, la France, le Bien public, le Peuple, le Petit Parisien, le Petit Journal, etc. etc.*, en leur offrant, comme à tout lecteur de la présente annonce, **mille francs** aux conditions susdites.

On voit par l'extrait ci-dessus que M. le curé de la Clotte ne craint pas la damnation qui s'attache à tout individu en relation avec ces *infâmes journaux*.

L'argent n'a pas d'odeur, et de quelque part que vienne la réclame elle est, pour M. Thorné, toujours la bien venue.

---

## QUELQUES MOTS SUR LA MÉTEMPSYCOSE

La métempsychose est une ébauche imparfaite du dogme de l'immortalité de l'âme et de sa réincarnation. Cette conception innée d'une autre vie date d'une haute antiquité. Cette manière de concevoir une autre vie se rattache à un système particulier sur l'origine des êtres, système caractérisé par le nom d'*émanations*.

La métempsychose est le complément essentiel de ce système. L'émanation indienne admet une décroissance successive de l'âme. D'après Manou, l'esprit sort de l'infini; de l'esprit s'engendre le *moi*. Après que Brahma a créé les forces premières de la nature et de l'esprit, il crée les êtres individuels. Tout être vivant est un esprit revêtu d'une enveloppe corporelle. Mais l'origine des êtres étant Dieu, l'homme doit s'efforcer de retourner à son Créateur. Cette rémanation est le triomphe et le but de la métempsychose.

Pythagore lui-même a professé cette doctrine qu'il aurait puisée dans les mystères d'Orphée ou qu'il tenait des prêtres de l'Égypte.

On en trouve aussi quelques vestiges dans Platon. On peut donc inférer de là que les Orphiques au temps de Pythagore avaient une doctrine très-ancienne, puisqu'on en trouve des vestiges dans les mœurs de Thrace où l'on recevait l'homme à sa naissance avec des pleurs et des lamentations.

Hérodote, de son côté, dit : « Les Egyptiens sont les premiers qui aient professé le dogme que l'âme de l'homme est immortelle et qu'après la dissolution du corps elle passe successivement dans de nouveaux corps par des naissances nouvelles; puis quand elle a ainsi parcouru tous les animaux de la terre, tous ceux de la mer et tous ceux qui volent dans les airs, elle rentre dans un corps humain qui naît à point nommé. Cette révolution de l'âme s'accomplit en 3,000 ans. »

Diogène Laërce en parle également dans la *Vie des Philosophes*.

D'après Pythagore, l'âme est une émanation de l'âme du monde : les âmes des hommes et des animaux sont impérissables ainsi que celles dont elles émanent. L'âme passe après la mort du corps dans le corps d'un autre homme ou d'un animal; comme elle survit au corps, elle préexistait aussi à sa naissance dans des corps d'homme ou d'animaux.

Empédocle a un autre système. Il croit que la métempsycose est le mouvement par lequel toutes les parties élémentaires se modifient et il dit qu'il croit avoir été autrefois : garçon, fille, plante, oiseau, etc., c'est-à-dire que les molécules de son être avaient déjà fait partie d'autres individus des trois règnes.

Platon cite un passage de Pindare relatif à cette croyance : « Les âmes qui ont payé à Proserpine la dette de leurs anciennes fautes, revoient après neuf ans la lumière du soleil. De ces âmes illustres sortent les rois illustres et les hommes grands par le savoir. »

Platon admet une dégénération successive et fait dépendre du progrès moral, la destinée à chacun sur la terre. Par ces dégénération l'âme doit apprendre à gouverner le corps afin de mériter de passer à sa mort, dans *son étoile*.

Pythagore affirmait qu'il conservait le souvenir de la guerre de Troie à laquelle il avait pris part sous le nom d'Euphorbe; c'est le seul exemple du souvenir que l'âme a pu conserver de ses existences antérieures. Ce philosophe, pour avoir enseigné ce dogme consolant de l'immortalité de l'âme s'est élevé au-dessus de tous ses contemporains et son nom est impérissable comme ceux des bienfaiteurs de l'humanité.

Par les quelques lignes qui précèdent, on voit que notre *dogme* de la réincarnation était déjà plus que soupçonné dans l'antiquité et que chaque siècle qui s'est écoulé depuis a fortifié l'humanité dans cette croyance jusqu'à ce qu'enfin un grand penseur, un doux philosophe, assisté par ses amis d'outre-tombe a fait connaître ce système si rationnel et si clair des réincarnations successives jusqu'à parfait état de pureté et de progrès achevé; jusqu'à l'état de pur Esprit. Ce philanthrope c'est Allan Kardec, c'est lui qui, le premier aura la gloire d'avoir dégagé cette croyance des ténèbres de la superstition qui l'enveloppaient depuis des siècles.

GIOVANNI.

---

## LES RÉFORMATEURS

### LUTHER

Martin Luther, l'éminent auteur de la Réforme, naquit dans la petite ville d'Eesleben dans la Thuringe. Son père Hans Luther, pauvre paysan, se trouvant à Eesleben avec sa femme; celle-ci y accoucha fortuitement d'un fils qui fut nommé Martin, d'après le saint dont ce jour était la fête. Les époux allèrent peu après s'établir

à Mansfeld et l'enfant grandit là, élevé avec une sévère simplicité. Son père était mineur ; par un travail assidu il vit bientôt une aisance relative se substituer à sa pauvreté et devint même propriétaire de deux fourneaux. Son caractère, sa probité bien connus le firent nommer conseiller de la ville. Sa manière de vivre ne changea nullement cependant, et le jeune Martin élevé dans cette atmosphère d'austère vertu développa et montra bientôt les éminentes qualités qu'il devait faire briller plus tard. Le jeune garçon fréquentait l'école communale. Son père qui voyait en lui un esprit sérieux et méditatif fondait déjà sur l'enfant les plus grandes espérances. Il n'en était cependant pas moins sévère et Luther parla lui-même plus tard avec amertume de la sévérité de ses parents et de ses maîtres. A quatorze ans il fut envoyé à Magdebourg avec son ami Jean Reineck. Ces deux pauvres enfants, admis gratuitement, furent obligés d'aller chanter devant les maisons riches, au bénéfice de l'école ; Martin Luther quitta l'année suivante l'établissement de Magdebourg et se rendit à Eisenach où par le même moyen il pourvut à ses besoins.

Qu'on ne s'étonne pas de voir le futur réformateur recourir à la mendicité pour se donner le pain du corps et la nourriture de l'âme, c'était non-seulement pour lui, mais pour ses compagnons d'études. Une dame d'Eisenach touchée de la beauté du chant du jeune Luther, prit soin par la suite de l'écolier et pourvut à tous ses besoins. L'étude alors lui devint facile. En 1501, il entra à l'Université et commença ses études académiques à Erfuth. En 1503 il prit le grade de bachelier et commença à professer la physique et l'éthique d'Aristote. Vers cette époque une bible latine lui tomba dans les mains et dès ce moment commença pour lui une nouvelle vie. La lecture des Ecritures devint sa passion, sa vie et cette occupation donna une nouvelle direction à son intelligence ; c'est alors qu'il abandonna l'étude du droit pour se livrer à celle de la théologie.

En 1505, revenant d'une visite à ses parents, la foudre tomba à ses côtés et saisi de terreur, impressionné déjà par la mort de son ami, Luther fit vœu, s'il échappait au danger, de finir ses jours dans un cloître. Il arriva sain et sauf, et quelques jours après ayant rassemblé ses amis en un joyeux festin il leur fit part de sa résolution. Le lendemain, 17 juillet, il entra au couvent des Augustins.

Il avait espéré trouver dans le cloître un remède à ses agitations, à ses douleurs morales, mais les austérités loin de consoler son âme la jetèrent dans un trouble étrange causé par des remords imaginaires. Ses études laborieuses, sa vie ascétique et ses tortures morales lui occasionnèrent une maladie dangereuse. Une nouvelle source de consolation vint alors s'offrir à son cœur ulcéré. Un vieux moine qui le veillait lui ayant un jour parlé des Epîtres de St Paul dans lesquelles l'Apôtre parle de la justification par la Foi, il sentit

un rayon divin venir réchauffer son cœur et éclairer son esprit. Il comprit alors le peu de valeur des macérations qu'il imposait à son corps ; il crut, et se sentit sauvé.

Après son rétablissement, le vicaire-général de son ordre l'exempta des devoirs inférieurs et humiliants du couvent. Il reprit ses études avec une ardeur nouvelle. Recommandé par son supérieur, Luther fut bientôt après appelé à professer à l'Université de Wittemberg. Il continua cependant à habiter son couvent. Ses leçons étaient très-suivies, mais il visait à la théologie, et pour obtenir le droit de l'enseigner il prit un nouveau grade. Il prêcha d'abord au couvent et osa enfin parler dans les églises publiques. Sa rude éloquence, sa jeunesse, attirèrent à ses sermons un concours immense d'auditeurs. Luther était aussi savant qu'orateur distingué ; il était on ne peut plus au courant des Pères de l'Eglise et des langues mortes.

Ses enseignements étaient toujours basés sur l'autorité des Ecritures. En 1509, on ne sait trop pourquoi, Luther se rendit à Rome. L'aspect des splendeurs de la cour pontificale frappa l'esprit du pauvre moine et l'on raconte qu'il revint de Rome dégagé du respect que le pape inspirait à la chrétienté, malgré les crimes de Borgia. Rentré à Wittemberg, Luther obtint en 1512 le grade de docteur en théologie ; l'Electeur de Saxe paya les frais de sa promotion.

Staupitz, son supérieur, lui confia l'inspection de 40 couvents de son ordre, ce qui lui donnait le pouvoir de créer et de déposer les prieurs.

En 1517 le rôle de Luther commença avec la grande œuvre de sa vie. Le pape Léon X fit prêcher des indulgences, afin de pouvoir payer avec leur produit, la reconstruction de l'église St-Pierre. L'archevêque de Mayence les prit à ferme et le dominicain Jean Tetzel fut chargé de les annoncer. Ce prêtre en fit un véritable trafic et de toute part s'éleva un cri de réprobation. Un prêtre obscur eut seul le courage de parler haut et ferme contre ce commerce scandaleux, ce fut Martin Luther. Il débuta en 1517 par plusieurs sermons contre les indulgences et le dogme de la pénitence. Le 31 octobre il afficha à la porte de l'église de Wittemberg ses thèses sur l'efficacité des indulgences. C'est de ce jour que date la Réforme religieuse et c'est ce jour que célèbrent encore une partie des communions protestantes.

Ces thèses que leur auteur invitait tout le monde à venir discuter avec lui étaient au nombre de 95. Leur publication eut dans toute l'Europe et dans l'Allemagne surtout un retentissement énorme. Les savants et les philosophes s'en émurent et y virent un premier pas qui devait le conduire bien plus loin qu'il ne le croyait. L'orage commença à gronder autour de lui. Ses thèses furent accusées d'hérésie par le clergé. Tetzel fit publier des contre-thèses pour réfuter celles de Luther, d'autres théologiens l'attaquèrent, le réformateur répliqua avec vigueur et dit que si le pape et ses cardinaux pou-

vaient approuver ces diatribes il ne mettait plus en doute que Rome fût le siège de l'Antechrist.

Le pape peu inquiet d'abord fut enfin forcé de s'en mêler : Luther fut assigné à comparaître à Rome pour rétracter ses erreurs. Il craignait un piège de ses ennemis, et grâce à la protection de l'Electeur il obtint de régler cette affaire en Allemagne. Augsbourg fut choisi comme lieu, et le cardinal Cajetan comme juge du débat. Luther se présenta hardiment le 12 octobre 1518 à Augsbourg et répondit à son savant interlocuteur avec une modestie ferme et la conscience de son bon droit. « Prouvez-moi que j'ai tort, disait-il, et je me rétracte à l'instant. » A tous les décrets du pape, il répondait simplement par la parole de Dieu. Cette entrevue dura trois jours. Luther promit le silence pourvu qu'on l'imposât à ses ennemis, mais le cardinal n'accepta pas cette condition. Craignant pour ses jours, ses amis le pressèrent de fuir. Il s'échappa donc d'Augsbourg à cheval et trois jours après arriva sain et sauf à Wittemberg. Le nonce Miltitz envoyé par Léon X essaya encore de le faire rentrer dans le giron de l'Eglise, mais il n'obtint rien de plus que Cajetan. Son plus violent adversaire était Jean Eck, professeur de théologie à Ingolstadt. Il attaqua Luther dans un livre intitulé *Obélisques* ; le réformateur lui répondit par ses *Astérisques*. Eck porta un défi oratoire à Luther et l'invita à Leipzig pour une discussion publique et solennelle. La séance eut lieu, en présence d'une foule de notabilités scientifiques et du duc Georges de Saxe. Elle dura du 27 juin au 13 juillet 1519 mais n'aboutit à rien, les deux champions s'attribuant chacun la victoire. Luther cependant y gagna de se faire connaître et une très-grande considération aux yeux de tous.

RUPERT.

(A suivre.)

---

## VARIÉTÉS

**Le Recueil de prières** dont nous avons annoncé l'apparition est sous presse, mais notre imprimeur ne peut nous livrer l'édition que sur la fin juin. Cependant nous ferons tout notre possible pour satisfaire aux nombreuses demandes dans le plus bref délai.

La souscription reste donc ouverte jusqu'au 20 juin.

**Nous constatons avec regret**, par contre, que ni *La Meuse* ni aucun autre journal de notre localité, n'ont daigné s'occuper de M. Slade, une actualité pourtant. Au lieu de nous aider à faire sortir nos savants de leur mutisme, les obliger en quelque sorte en reproduisant notre avis, à se faire les champions de la vérité et de la justice, dans une question qui est de leur ressort et qui intéresse au plus haut point le public, nos journaux sont restés cantonnés dans leurs éternelles et fastidieuses querelles de partis.

(Le Messager).

**Le Cercle Electro-Magnétique de Paris**, fondé en 1860, sous la surveillance de plusieurs médecins, vient de créer un organe sous le nom de *Revue Magnétique*, paraissant le 1<sup>er</sup> et le 16 de chaque mois.

France : un an, 12 fr. ; six mois, 6 fr. — Union postale : un an, 13 fr. ; six mois fr. 6-50.

Cette revue, que nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs, est maintenant un des organes magnétiques des plus importants.

S'adresser pour la France à M. Durville, rédacteur en chef, rue de Trévis, 49, Paris. Pour la Belgique à M. Bia, rue du Pont-d'Ile, 21, Liège.

**L'esprit consolateur ou nos destinées**, par le P. V. Marchal, volume de 450 pages, prix 4 francs, franco.

Nous venons d'achever la lecture de ce nouvel ouvrage et nous ne pouvons trop en conseiller l'achat à nos lecteurs. Ce livre est un écrin de consolations admirables, un trésor véritable pour le cœur épris de la vérité, pour celui que révoltent au même titre le matérialisme et la superstition. C'est réellement l'abrégé de la Doctrine Spirite selon les livres du maître. La question de la médiumnité même y est traitée avec des citations de W. Crookes.

Nous ne pouvons résister au plaisir d'extraire quelques perles de cet écrin afin de montrer à nos frères ce qu'est cet ouvrage qu'on dit écrit par un prêtre catholique — qui dans tous les cas n'est que fort peu romain :

Toutes les fois que notre cœur bat, un Esprit entre dans ce monde par la naissance, mais un autre Esprit en sort par cette autre porte que nous appelons le trépas. L'Esprit affranchi par la mort, emporte dans l'espace son corps éthéré. Ce corps, infiniment plus léger que l'air, n'est plus soumis aux lois de la pesanteur, et peut franchir les distances avec la rapidité de la pensée. Il habite le monde invisible, plus ou moins heureux selon son degré d'avancement, jusqu'à l'heure où il devra se réincarner pour subir une nouvelle épreuve ici ou ailleurs . . . . .

L'Esprit consolateur nous enseigne que souvent une situation inférieure ou pénible est le résultat d'un libre choix de la part de l'Esprit incarné. Dès lors comment pourrions-nous maltraiter ou mépriser notre frère sous prétexte qu'il est « notre inférieur. »

Et plus loin :

« Notre Père, qui êtes aux Cieux, que votre nom soit sanctifié. » Oh ! oui, faites que les hommes se fassent une idée assez juste de votre grandeur, de votre bonté, pour que le blasphème ne souille plus leurs lèvres. « Que votre règne arrive. » Car votre règne, ô mon Dieu, c'est le règne de la justice, le règne de la paix dans l'ordre et dans l'amour. « Que votre volonté soit faite sur la terre comme du Ciel. » Oh ! oui, que vos lois éternelles et saintes soient observées dans notre bas monde comme elles le sont dans les mondes heureux, par des humanités plus avancées que la nôtre. Que vous soyez servi, aimé joyeusement par nos cœurs fidèles, comme vous méritez de l'être, et

la terre, à force de monter, se rapprochera du ciel, et vos chérubins auront moins pitié de nous. « Donnez-nous notre pain quotidien », c'est-à-dire ce viatique indispensable aux Esprits condamnés à manger pour vivre, en attendant le terme de leur pèlerinage. « Pardonnez-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé. » Oh ! non, vous ne serez pas inexorable pour les cœurs miséricordieux : vous ne permettrez pas à l'homme d'être meilleur que vous. « Ne nous induisez pas en tentation ; » car vous connaissez la mesure de notre faiblesse et vous nous épargnerez des épreuves trop fortes pour notre vertu. « Mais délivrez-nous du mal ; » du mal physique dont les étreintes favorisent les élans de l'esprit, mais surtout du mal moral qui entrave notre ascension vers la lumière et l'amour dont vous êtes le foyer.

Nous voudrions faire connaître aussi ces pages où l'élévation de la pensée ne le cède en rien à celle du style, dans lesquelles l'auteur parle du sort de l'âme après la désincarnation, des épreuves terrestres, du désir de sortir de cette vie, etc., semant ainsi dans l'âme de M<sup>me</sup> de G. ces germes de foi et d'espérance qui lui inspirent plus tard la résignation et la confiance en la rassurant sur le sort de l'Esprit bien-aimé dont la religion lui avait annoncé la perte éternelle et irréparable.

**Cercle Mesmer.** — Dans sa séance générale qui a eu lieu le 11 mai dernier, le *Cercle Mesmer* a admis en qualité de membre correspondant :

M. H. Durville, homme de lettres, rédacteur en chef de *La Revue Magnétique* de Paris, présenté par MM. Bia et Karl.

**Nous informons nos lecteurs** que nos administrateurs-rédacteurs MM. Léon Bia et Karl viennent d'être nommés membres correspondants du Cercle Electro-Magnétique de Paris.

**Livres nouveaux.** — *Le Guide du Bonheur*, nouvelle édition, par A. Babin, vol. in-18 de 252 pages ; prix fr. 2-40 franco. — *Notions d'astronomie*, 3<sup>e</sup> partie de la *Trilogie Spirite*, par A. Babin. 1 vol. in-12, de 290 pages. Prix: 3 fr. franco. — *Les Dogmes nouveaux* (poésies) nouvelle édit. par Eugène Nus ; prix fr. 3,30 franco. — *Le vrai et le faux Magnétisme*, par Ch. Hue ; prix fr. 2,25 franco. — *Discours Laïques* : Le problème de la philosophie. — L'empirisme contemporain. — Le Bonheur. — La Conscience. — Une condition morale de la liberté politique, par Ch. Secrétan, un vol. in-12, (Sandoz et Fischbacher). — *Histoire de Confucius*, par Jean Senamaud ; 1 vol. in-8° orné d'un portrait. Prix: fr. 5 chez l'auteur, 116, route de Toulouse à Bordeaux. — *Le Pape* (poésie) par Victor Hugo. 1 vol. in-18. Prix: fr. 1-30 franco.

**Avis.** — Une cause tout-à-fait indépendante de notre volonté nous a forcé de retarder de quelques jours l'envoi du présent numéro.